

L'animal darwinien, l'homme saussurien et la filiation rousseauiste¹

Thomas ROBERT

Université de Genève / Università della Calabria

thomas-robert@live.fr

Abréviations

OC : Rousseau, *Œuvres complètes*

DM : Darwin, *The Descent of Man (La filiation de l'homme)*

EE : Darwin, *The Expression of the Emotions (L'expression des émotions)*

CFS : *Cahiers Ferdinand de Saussure*

Introduction

Rousseau, Darwin, Saussure, la question de la mise en relation de ces trois figures peut être posée. Dans le contexte de cette journée d'étude, l'on peut tout de suite mentionner le rôle politique, bien connu, du langage dans l'œuvre de Rousseau. De même, ce qui peut peut-être surprendre, le langage revêt un caractère politique essentiel dans l'œuvre de Darwin. Plus généralement, on peut s'interroger sur les relations entre Saussure et le XVIII^e siècle. John Joseph (2012) l'a mentionné dans sa biographie de Saussure, l'éducation genevoise très conservatrice a permis au jeune Saussure de côtoyer les philosophes des Lumières, notamment sur des sujets en rapport avec le langage. De manière plus concrète, Marie-Claude Capt (1994) a montré que l'on pouvait trouver, dans le cadre de la rhétorique, des prémisses de notions saussuriennes, comme la valeur, chez Dumarsais, Girard ou Beauzée. Les relations entre Saussure et Darwin, quant à elles, sont bien plus indirectes et doivent être reconstruites. L'on peut à ce titre mentionner, avec John Joseph (2012), la brève correspondance entre Henri de Saussure et le naturaliste anglais.

Rousseau et Saussure

Concentrons-nous en premier lieu sur les relations entre Rousseau et Saussure. Pourquoi choisir Rousseau parmi tous les philosophes du XVIII^e siècle s'étant intéressés au langage ? Le Citoyen de Genève est le fondateur d'une approche bien particulière du langage, définissant ce dernier comme étant issu des passions et non du besoin. Ainsi, Rousseau développe une épistémologie bien particulière de la science du langage, inscrite dans son anthropologie et étant aussi bien historique que politique :

« Qu'il me soit permis de considérer un instant **les embarras de l'origine des Langues**. Je pourrais me contenter de citer ou de répéter ici les recherches que Mr. l'Abbé de Condillac a faites sur cette matière, qui toutes confirment pleinement mon sentiment, et qui, peut-être, m'en ont donné la première idée. Mais la manière dont ce Philosophe résout les difficultés qu'il se fait à lui-même sur l'origine des signes institués, montrant qu'**il a supposé ce que je mets en question, savoir une sorte de société déjà établie entre les inventeurs du langage**, je crois en renvoyant à ses réflexions devoir y joindre les miennes pour exposer les mêmes difficultés dans le jour qui convient à mon sujet. La première qui se présente est d'imaginer **comment elles purent devenir nécessaires ; car les Hommes n'ayant nulle correspondance entre eux, ni aucun besoin d'en avoir, on ne conçoit ni la nécessité de cette invention, ni sa possibilité, si elle ne fut pas indispensable.** » (*OC*. III, 146, je souligne)

¹ Le texte présenté ci-dessous ne se veut pas être un article mais le support d'une communication orale, nous avons donc conservé la forme moins rigoureuse initialement voulue.

Dans le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (usuellement appelé *second Discours*), Rousseau définit négativement le langage. Le Citoyen de Genève présente avant tout ce que le langage ne peut pas être, à savoir ce qu'en a fait Condillac. Il faut rappeler que la question du langage émerge, chez Rousseau, au sein de l'état de nature, hypothèse issue d'une double réduction, théologique et artificielle, développée afin de rendre compte de l'essence de l'homme, cette dernière devant apparaître comme exempte de vices. La réduction théologique consiste à ne pas prendre en considération l'histoire biblique. En ce qui nous concerne, toute la question du langage adamique est ainsi évacuée. La réduction artificielle consiste à dépouiller l'homme de tous les accidents accumulés durant l'histoire sociale de l'espèce et devrait permettre de faire apparaître l'essence même de l'homme (la statue de Glaucus, méconnaissable après avoir passé des siècles sous la mer, est l'analogie à laquelle Rousseau fait appel). Or, l'essence de l'homme, représentée par l'homme naturel, peut être définie par une simple formule : l'homme est une machine ingénieuse autonome (Guichet, 2006). L'aspect ingénieux de la machine convoque deux principes précédant la raison : l'amour de soi et la pitié, ces derniers garantissant l'autonomie. Sans entrer dans la difficile discussion de la pitié, cette dernière est ici une simple répugnance à voir souffrir autrui et éloigne plus qu'elle ne rapproche les hommes. On ne peut concevoir donc comment le langage peut être nécessaire dans l'état de nature et, si l'on veut étudier ce dernier, c'est l'émergence du système et non son fonctionnement qui doit être résolu. Condillac commet l'erreur de partir du fonctionnement (la communication au sein d'une société) pour résoudre le pourquoi du langage. Mais la méprise de l'abbé français ne s'arrête pas là puisque, selon Rousseau, ce dernier ne résout pas non plus le comment du langage :

« Supposons cette première difficulté vaincue: Franchissons pour un moment l'espace immense qui dut se trouver entre le pur état de Nature et le besoin des Langues; et cherchons, en les supposant nécessaires, comment elles purent commencer à s'établir. Nouvelle difficulté pire encore que la précédente; car **si les Hommes ont eu besoin de la parole pour apprendre à penser, ils ont bien plus besoin encore de savoir penser pour trouver l'art de la parole** » (OC, III, 147, je souligne)

Il est non seulement improbable que l'homme naturel ait besoin du langage, il est également difficile à croire que ce dernier soit capable de l'élaborer. C'est la relation entre pensée abstraite et langage qui est convoquée. Rousseau refuse l'analyse condillacienne, c'est-à-dire la décomposition et la recombinaison des idées issues des sens et formant dès lors des abstractions. Pour Rousseau, l'abstraction ne se conçoit qu'à travers des propositions et réclame le discours :

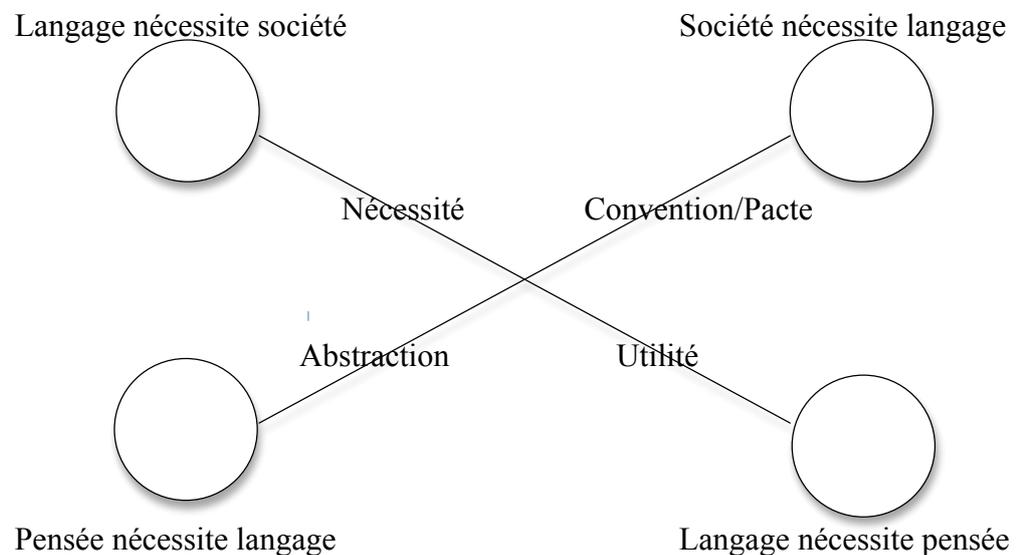
« D'ailleurs, **les idées générales ne peuvent s'introduire dans l'esprit qu'à l'aide des mots, et l'entendement ne les saisit que par des propositions**. C'est une des raisons pourquoi les animaux ne sauroient se former de telles idées, ni jamais acquérir la perfectibilité qui en dépend. (...) **Toute idée générale est purement intellectuelle**; pour peu que l'imagination s'en mêle, l'idée devient aussitôt particulière. (...) **Il faut donc énoncer des propositions, il faut donc parler pour avoir des idées générales**; car sitôt que l'imagination s'arrête, l'esprit ne marche plus qu'à l'aide du discours. Si donc les premiers Inventeurs n'ont pu donner des noms qu'aux idées qu'ils avoient déjà, il s'ensuit que **les premiers substantifs n'ont pu jamais être que des noms propres** » (OC, III, 149-150, je souligne)

Sans discours, si l'on imagine que les hommes naturels aient eu besoin d'un langage, ce qui est improbable selon Rousseau, ces derniers ne seraient capables que d'élaborer ce que l'on pourrait appeler un dictionnaire de leurs impressions, remplis de noms propres et s'élargissant leur vie durant. C'est un homme réduit au présent, à l'immédiateté, dans un état de nature stable, redondant, infini (Goldschmidt 1974), qui est décrit par Rousseau dans la première partie du *second Discours*. Devant ces deux difficultés, Rousseau abandonne, stratégiquement, la question de l'origine du langage dans le *second Discours*, une concession

théologique étant potentiellement suggérée bien que, plus généralement, l'on pourrait supposer une concession à une forme de catastrophisme, c'est-à-dire d'événements externes au fonctionnement stable de l'état de nature :

« Quant à moi, effrayé des difficultés qui se multiplient, et convaincu **de l'impossibilité presque démontrée que les Langues aient pû naître, et s'établir par des moyens purement humains**, je laisse à qui voudra l'entreprendre, la discussion de ce difficile Problème, lequel a été le plus nécessaire, de la Société déjà liée, à l'institution des Langues, ou des Langues déjà inventées, à l'établissement de la Société. » (OC, III, 151, je souligne)

Soulignons le fait que c'est avant tout la relation entre langage et société qui prime pour Rousseau, ce qui met en avant le cadre conventionnaliste, qui n'est pas étonnant dans le contexte d'une théorie du pacte social.



Le schéma présenté ici est une tentative d'illustration de ce que l'on pourrait considérer comme le double cercle aporétique des origines : sans la société, le langage ne saurait être nécessaire ; sans le langage, on ne conçoit ni la convention, ni le pacte social ; sans le langage, impossible d'avoir des idées abstraites ; sans la pensée, le langage semble bel et bien inutile. Il est possible, au sein même de la théorie de l'état de nature, de rentrer dans ce cercle par la considération des cris de la nature, permettant de trouver une nécessité à un langage fondateur d'une proto-société. Cette approche nécessite toutefois de limiter la stabilité de l'état de nature en conférant à l'homme le statut de machine ingénieuse n'étant que partiellement autonome et faisant de l'espèce humaine l'espèce historique et, par extension, politique. L'homme parlant, tout comme l'homme criant de l'état de nature, est ainsi nécessairement un homme négociant sa survie avec autrui. Le second cercle, quant à lui, réclame, pour sa résolution, un changement de la définition du langage qui n'est opéré que dans *L'essai sur l'origine des langues*.

L'abandon de la question des origines dans le second *Discours* est stratégique, Rousseau cherchant bien plus à ne pas résoudre le problème qu'à trouver une solution aux « embarras de l'origine des langues » afin d'isoler l'essence de l'homme des vices accumulés par l'histoire (Starobinski 1971). Toutefois, il est possible de voir dans *L'essai sur l'origine des*

langues, une continuation de la théorie du second *Discours*, reprenant l'histoire du langage là où elle s'est arrêtée dans la première partie du second *Discours* (Starobinski 1971) :

« Mais lorsqu'il est question **d'émouvoir le cœur et d'enflammer les passions**, c'est tout autre chose. **L'impression successive du discours, qui frappe à coups redoublés vous donne bien une autre émotion que la présence de l'objet même où d'un coup d'œil vous avez tout vu.** Supposez une situation de douleur parfaitement connue, en voyant la personne affligée vous serez difficilement ému jusqu'à pleurer ; mais laissez-lui le tems de vous dire tout ce qu'elle sent, et bientôt vous allez fondre en larmes. Ce n'est qu'ainsi que les scènes de tragédie font leur effet. La seule pantomime sans discours vous laissera presque tranquille ; Le discours sans geste vous arrachera des pleurs. Les passions ont leur gestes, mais elles ont aussi leurs accens, et ces accens qui nous font tressaillir, ces accens auxquels on ne peut dérober son organe pénètrent par lui jusqu'au fond du cœur, y portent malgré nous les mouvemens qui les arrachent, et nous font sentir ce que nous entendons. **Concluons que les signes visibles rendent l'imitation plus exacte, mais que l'intérêt s'excite mieux par les sons.** » (OC, V, 377, je souligne)

Le langage change dès lors de statut. L'impossibilité de la théorie condillacienne, le refus de l'analyse est confirmé. Le langage articulé n'est plus instrumental, il n'est plus issu des besoins, il ne se constitue pas à partir d'une continuation du cri. Bien au contraire, c'est la voix qui est mobilisée, et avec elle les passions. La convention s'établit ainsi autour d'un cratylisme renouvelé.

Que peut-on retirer des questions rousseauistes évoquées dans un contexte saussurien ? Il semble que Saussure et Rousseau soient en désaccord dans un accord plus général. Ce dernier concernerait ainsi l'épistémologie même de la science du langage. A ce titre, les conférences données en 1891 par Saussure sont tout à fait éclairantes :

« Si l'étude <linguistique> de <plusieurs langues ou d'une seule> reconnaît pour <son> but <final et> principal la <vérification et la recherche> des lois et des procédés <universels> du langage, **on demande jusqu'à quel point ces études ont leur place dans une Faculté des Lettres, ou si elles n'auraient pas une place également convenable dans une Faculté des Sciences ?** Ce serait renouveler la question <bien connue> agitée autrefois par Max Müller et Schleicher ; il y a eu, <Messieurs, vous le savez,> **un temps où la science du langage s'était persuadées à elle-même qu'elle était une science naturelle, <presque une science physique> ; je ne songe pas à démontrer <comme quoi> c'était une profonde illusion de sa part, mais au contraire à constater que ce débat est clos et bien clos.** A mesure <qu'on> a mieux compris la véritable nature <des faits de> langage, <qui sont si près de nous,> mais d'autant plus difficile à saisir dans leur essence, **il est devenu plus évident que la science du langage est une science historique et rien d'autre qu'une science historique. (...) plus on étudie la langue, plus on arrive à se pénétrer de ce fait que tout dans la langue est histoire, c'est-à-dire qu'elle est un objet <d'analyse> historique, et non <d'analyse> abstraite, qu'elle se compose de faits, et non de lois, que tout ce qui semble organique dans le langage est en réalité contingent et complètement accidentel.** » (3283, CLG/E, IV, 5, je souligne)

Saussure refuse de faire de la science du langage une science naturelle, position qu'il estime dépassée et qui nous amène à considérer pour la première fois l'influence de Darwin sur le linguiste genevois, notamment à travers l'évocation de Schleicher, qui défend une linguistique que l'on pourrait qualifier de *darwiniste*. Rousseau, dans le second *Discours* amorce un programme bien particulier, faire du point de vue de la morale, du point de vue de l'homme, ce que font les physiciens au sujet de la nature. Or cette systématisation de l'étude anthropologique peut être mise en regard avec la définition d'une science du langage historique par Saussure. Le langage est du ressort d'une science historique parce qu'il concerne la volonté humaine, même si cette dernière peut être à son minimum. L'étude de l'homme se fonde, pour Rousseau, autour d'une théorie du pacte social également issu de la volonté humaine et ne répondant en aucun cas à une nécessité naturelle, l'homme étant une machine ingénieuse autonome. L'étude du langage, pour Saussure, se base sur les faits linguistiques et non sur des lois naturelles. L'anthropologie rousseauiste, dès l'état de nature, se constitue autour de la somme des histoires humaines particulières, si l'on accepte notre amoindrissement de l'autonomie de la machine ingénieuse humaine. Les faits linguistiques

sont, pour Saussure, contingents et non pas organiques. La sortie de l'état de nature est, pour Rousseau, issue de petites causes répétées, elles-mêmes contingentes, si l'on exclut un certain catastrophisme inhérent à une interprétation d'un état de nature plus stable qu'évoluant sur laquelle nous reviendrons.

Le désaccord entre Saussure et Rousseau survient dans le cas particulier de l'émergence du langage. Si l'on restreint la théorie rousseauiste au second *Discours*, ce désaccord se fonde dans un accord plus global sur le rejet de la question des origines. Si l'on étend la théorie rousseauiste à *L'essai sur l'origine des langues*, le désaccord se déplace, Saussure refusant la question des origines tandis que Rousseau lui donne une solution. En revanche, l'accord général se reporte sur la considération de la science du langage comme science historique. Si donc l'on s'accorde sur le fait que Saussure et Rousseau rejettent la question du langage, on peut affirmer que Saussure soutient une position uniformitariste tandis que Rousseau soutient une position catastrophiste. Ce vocabulaire est emprunté à la géologie. Saussure soutient, à l'instar de Charles Lyell, que les causes du phénomène langagier sont qualitativement et quantitativement les mêmes aujourd'hui qu'hier. Rousseau fait appel à des causes exceptionnelles, externes, pour faire émerger le langage. Si l'on s'accorde, au contraire, que Saussure rejette la question des origines mais que Rousseau y répond, ce qui réclame une extension du corpus, l'accord apparaît sur la focalisation sur le sujet parlant par Saussure, auquel correspond l'historicisation par Rousseau, dès l'état de nature, d'un domaine précis des sciences naturelles, à savoir l'homme et plus généralement le vivant.

Saussure et Darwin

C'est avec la question de l'historicisation de l'anthropologie et, plus généralement de l'éthologie que peut être intégrée la figure de Darwin. Cette affirmation peut sembler contre-intuitive, Darwin étant généralement réduit à un seul ouvrage, *L'origine des espèces*, et à une seule thèse devenue slogan : descendance avec modification au moyen de la sélection naturelle. La question du langage semble pouvoir être dès lors facilement réglée : le langage est une adaptation, les relations entre les individus se limitant à des rapports de force issus de la lutte pour l'existence et sanctionnés par la sélection naturelle. Bien entendu, nous forçons ici un peu le trait mais une telle interprétation n'est pas si éloignée, par exemple, de la perspective de Pinker (1995) sur l'instinct du langage. Descendance avec modification au moyen de la sélection naturelle ne saurait à notre avis représenter la théorie darwinienne et pourrait être qualifié d'approche *darwiniste*, le superlatif prenant ici tout son sens.

Darwin s'intéresse brièvement au langage dans *L'origine des espèces* afin de faire apparaître l'analogie entre descendance des espèces et des langues, mais l'ouvrage le plus célèbre de Darwin n'aborde pas la question humaine et reste pratiquement muet sur le comportement animal (excepté un chapitre sur l'instinct), la communication, la vie sociale et politique. En revanche, *La filiation de l'homme* s'intéresse réellement au vivant, fondant une éthologie volontairement anthropomorphique. C'est au sein de cet ouvrage que la question du langage est plus complètement traitée, ainsi que dans *L'expression des émotions* :

« As Horne Took, one of the founders of the noble science of philology, observes, **language is an art**, like brewing or baking; but writing would have been a better simile. **It certainly is not a true instinct, for every language has to be learnt. It differs, however, widely from all ordinary arts, for man has an instinctive tendency to speak**, as we see in the babble of our young children; whilst no child has an instinctive tendency to brew, bake, or write. Moreover, **no philologist now supposes that any language has been deliberately invented; it has been slowly and unconsciously developed by many steps.** » (*DM* : 86-87, je souligne)

Le langage est un art, mais un art instinctif. Or tout comme chez Rousseau, c'est l'émergence et non le fonctionnement du système qui prime dans l'investigation darwinienne. Le

naturaliste développe ce que l'on peut considérer comme un conventionnalisme évolutionniste :

« With respect to the origin of articulate language, after having read on the one side the highly interesting works of Mr. Hensleigh Wedgwood, the Rev. F. Farrar, and Prof. Schleicher, and the celebrated lectures of Prof. Max Müller on the other side, **I cannot doubt that language owes its origin to the imitation and modification of various natural sounds, the voices of other animals, and man's own instinctive cries, aided by signs and gestures. When we treat of sexual selection we shall see that primeval man, or rather some early progenitor of man, probably first used his voice in producing true musical cadences, that is in singing, as do some of the gibbon-apes at the present day; and we may conclude from a widely-spread analogy, that this power would have been especially exerted during the courtship of the sexes,—would have expressed various emotions, such as love, jealousy, triumph,—and would have served as a challenge to rivals. It is, therefore, probable that the imitation of musical cries by articulate sounds may have given rise to words expressive of various complex emotions.** » (DM : 86, je souligne)

Darwin affirme que le langage est issu des passions et se développe dans le cadre de la sélection sexuelle, la seconde partie de *La filiation de l'homme* lui étant consacré. Contrairement à l'approche sociobiologique développée un siècle plus tard, Darwin ne reconduit pas la sélection sexuelle à la sélection naturelle. Dans un double mouvement rousseauiste, la passion est distinguée du besoin, la voix est opposée au cri. Les rassemblements d'animaux cherchant à séduire des partenaires potentiels ne sont d'ailleurs pas sans rappeler l'image développée par Rousseau des jeunes gens se rencontrant en allant chercher de l'eau au puits. Si le langage, une fois articulé, peut devenir, dans une certaine mesure, instrumental, il est, dans son origine profonde, passionnel. La communauté est comprise dans les rapports d'inclusion ou d'exclusion au plaisir. Ce n'est que sur cette base passionnelle que l'imitation intervient en tant que première convention langagière.

Le mécanisme même de l'émission des sons confirme le caractère passionnel de la voix :

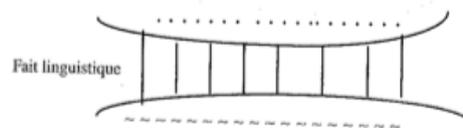
« *The emission of Sounds.*—With many kinds of animals, man included, the vocal organs are efficient in the highest degree as a means of expression. We have seen, in the last chapter, that **when the sensorium is strongly excited, the muscles of the body are generally thrown into violent action; and as a consequence, loud sounds are uttered, however silent the animal may generally be, and although the sounds may be of no use.** » (EE : 89, je souligne)

De nombreux passages insistent sur le plaisir ressenti par l'animal quand il émet des sons ou quand il déploie des ornements. Séduire autrui consiste dès lors à imiter les sons émis sous les émotions les plus fortes, à les articuler pour partager le plaisir d'abord ressenti seul. Une convention minimale est ainsi fondée à travers un arbitraire triplement contingent puisqu'il faut à la fois tenir compte des limitations de la structure biologique, des circonstances rencontrées et conduisant à l'émission des sons et enfin de l'exigence d'une compréhension par autrui. Il ne s'agit alors pas d'un indice d'une causalité naturelle, ni d'un code, d'un symbole (concepts que nous empruntons à Marie-Claude Capt 2011). La question de l'établissement d'un système sémiologique, d'un système de valeur par l'animal doit être posé à l'éthologue, au biosémioticien et au zoophénoménologue.

Il est indéniable que nous retrouvons chez Darwin l'historicisation d'un domaine normalement réservé aux sciences naturelles, l'éthologie devenant une science historique au sens saussurien du terme, c'est-à-dire celui développé dans les conférences de 1891. Plus surprenant encore, le visage de l'évolution change, un vivre-ensemble plutôt qu'une lutte pour l'existence débouchant sur l'élimination semblant aller de pair avec cette considération de l'éthologie comme science historique. A ce premier accord épistémologique avec Saussure, celui consistant à faire de l'étude du langage, compris dans l'approche éthologique de l'évolution, une science historique, il faut ajouter un désaccord, à nouveau, comme avec Rousseau, compris au sein d'un accord plus large. Saussure et Darwin sont bel et bien

uniformitaristes. Toutefois, Saussure, par son refus de la question des origines, implique que rien de moins qu'aujourd'hui n'est identifiable hier dans l'étude du langage, tandis que Darwin implique que rien de plus qu'aujourd'hui n'est identifiable hier dans l'étude du langage.

Conclusion



(CFS 58, 285)

C'est en fait la question résumée par ce fameux schéma saussurien que Darwin et Rousseau se posent et que nous avons appelé très généralement problème de la convention, toujours inconsciente, puisqu'il faut reconnaître une ignorance de la fin dans la volonté d'expression de celui que Starobinski (1971) a appelé le signifieur. Plus précisément, c'est la question d'une limitation de l'arbitraire radical qui est soulevée par Rousseau et Darwin. Ce problème a largement été traité par les saussuriens, la position la plus marquée étant celle de Frei (1974) qui affirme que tout arbitraire est logiquement limité dans le système saussurien. Mais la limitation de l'arbitraire ne me semble avoir été traitée jusqu'ici qu'au sein même d'un système existant, ce qui confirme encore une fois le respect de l'épistémologie saussurienne qui retire la question de l'origine du champ d'investigation de la linguistique. Cependant, une perspective évolutionniste doit se poser la question de la naissance du système. Or, ce qu'apportent Rousseau et Darwin, d'après le parcours que nous avons tenté de retracer certainement trop brièvement, est la possibilité d'une entrée dans le système et ce dans un mouvement paradoxal de sauvegarde de la radicalité de l'arbitraire tout en le limitant dans sa réalisation. Le caractère passionnel des premiers signes semble pouvoir préserver la radicalité de l'arbitraire, évitant toute motivation entre signifiant et signifié tandis que la triple contingence précédemment évoquée permet le succès de cette première convention (toujours inconsciente, marquée par l'ignorance de la fin, i.e. le fondement du système), à travers ce que l'on ne peut que considérer comme une première instance de limitation de l'arbitraire.

Ouvrages cités

R. Amacker (1974), « Sur la notion de ‘valeur’ » in *Studi Saussuriani per Robert Godel*, Bologna : Società editrice il Mulino

M.Cl. Capt (1994) : *Petit traité de rhétorique saussurienne*, Genève : Droz
--, (2011) : « Autour de la bifacialité du signe », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 64

E. Constantin (2005) : *Linguistique générale. Cours de M. le professeur de Saussure 1910-1911*, in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 58, Genève : Droz

C. Darwin (1874), *The Descent of Man*, London : John Murray.
--, (1890), *The Expression of the Emotions*, London : John Murray.

H. Frei (1974), « Le mythe de l'arbitraire absolu » in *Studi Saussuriani per Robert Godel*, Bologna : Società editrice il Mulino

V. Goldschmidt (1974), *Anthropologie et politique, Les principes du système de Rousseau*, Paris, Vrin

J.-L. Guichet (2006), *Rousseau, l'animal et l'homme*, Paris, Cerf

J. Joseph (2012) : *Saussure*, Oxford : Oxford University Press

S. Pinker (1995) : *The Language Instinct*, New York : Harper Perennial

J.-J. Rousseau (1964) : *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, in *Œuvres complètes*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, tome III
--, (1965) : *Essai sur l'origine des langues*, in *Œuvres complètes*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, tome V

F. de Saussure (1974), *Cours de linguistique générale*, éd. Engler, Wiesbaden : Harrassowitz

J. Starobinski (1971), *Jean-Jacques Rousseau : La transparence et l'obstacle*, Paris, Gallimard